

Quelques profils de participantes et de participants au projet « Un Canadien errant »

Chedly Belkhodja, Gabrielle Breton-Carbonneau, Yves Frenette, Jacquelyn Hébert, Monica Heller, Patricia Lamarre and Isabelle Monin

Number 52, Fall 2021

Un Canadien errant : les mobilités et la construction de la francité canadienne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082865ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1082865ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Belkhodja, C., Breton-Carbonneau, G., Frenette, Y., Hébert, J., Heller, M., Lamarre, P. & Monin, I. (2021). Quelques profils de participantes et de participants au projet « Un Canadien errant ». *Francophonies d'Amérique*, (52), 131–154. <https://doi.org/10.7202/1082865ar>

Quelques profils de participantes et de participants au projet « Un Canadien errant »

**Chedly Belkhodja, Gabrielle Breton-Carbonneau,
Yves Frenette, Jacquelyn Hébert, Monica Heller,
Patricia Lamarre et Isabelle Monin**

Ce texte présente les trajectoires de quelques participantes et participants au projet « Un Canadien errant ». L'objectif est de braquer les projecteurs sur celles et ceux qui ont généreusement accepté de partager avec nous leurs projets, leurs ambitions et leurs réalités. Ces personnes s'inscrivent dans une longue histoire de mobilité dans la francophonie nord-américaine. Leurs mobilités et leurs ancrages sont l'illustration de la construction de la francité canadienne, dans le passé comme au présent.

Profil : La famille Duguay-Lemay

Isabelle Monin, Yves Frenette et Monica Heller

Nous commençons ce profil avec un couple, Paulette (Lemay) et Denis Duguay, résidents de Saint-Boniface. Comme la majorité des francophones de la Prairie canadienne, Paulette et Denis comptent parmi leurs ancêtres des personnes qui sont très mobiles, que ces derniers soient des Métis, des Canadiens français ou des immigrants franco-européens. L'histoire familiale des Duguay et des Lemay jette de la lumière sur la mobilité et le plurilinguisme à la base du peuplement de larges pans du continent, les liens avec les autochtones, la place des Métis au Manitoba et les profonds ancrages géographiques et communautaires des francophones du Manitoba.

Un couple ancré à Saint-Boniface

L'ancrage de Paulette et de Denis à Saint-Boniface est profond. Paulette naît le 9 février 1955 sur la route Tymthorak, au parc Windsor. Elle est la fille de France (Vermette) et de Pierre Ovila Lemay. La maison était une petite cabane « près du champ où les vaches laitières de monsieur Speirs de Modern Dairy broutaient de l'herbe à la journée longue », tel que le

décrit Paulette, et où la famille avait même assez d'espace pour un poulailler. Lorsque Paulette a 3 ans, la famille déménage au 174 rue Goulet, dans le quartier Norwood.

C'est dans cette maison que Paulette passera son enfance. En 1970, alors que Paulette a 15 ans, la famille emménage au 505 rue Ritchot. Bien que Paulette continue de fréquenter la même école (Précieux-Sang), le déménagement l'affecte énormément. Elle adorait la maison de la rue Goulet, sa chambre étant située près d'un petit grenier qui donnait sur la rue. De la petite fenêtre, elle pouvait observer les passants sans qu'ils ne la voient : « Ici, je pouvais espionner le monde. Quand ma sœur aînée revenait d'une *date*, je regardais pour voir... (rires) ». Cette vue sur la rue Goulet, Paulette l'a encore lorsqu'elle visite le cabinet de son médecin. En effet, la maison de son enfance est aujourd'hui un centre de santé. « Quand je vais dans la salle d'attente, là, pour voir mon médecin, je suis dans ma chambre à coucher. »

Denis est aussi natif de Saint-Boniface. Il est né le 4 octobre 1951. Il est l'aîné des trois enfants de Simone (Dubois) et de Roland Duguay. Il a été élevé au 750 rue Taché dans un appartement adjacent au garage de son père, Rolly's Autobody. Vers 1961, lorsque Denis a environ 10 ans, la famille emménage dans une nouvelle maison au 141 rue La Vérendrye, sur le même terrain que le garage. Peu après le déménagement, Rolly's Autobody passe au feu. Son père reconstruit le garage, mais décède quatre ans plus tard, en 1965.

Simone et ses enfants demeurent dans la maison et elle travaille tout près comme comptable pour une compagnie de construction. Elle suivra plus tard des cours par correspondance pour devenir comptable agréée. Elle se remarie en 2000 à Léo Grouette.

Paulette et Denis se rencontrent au Cercle Molière, à Saint-Boniface. Elle y est comédienne et lui, technicien. Ils se marient le 23 juin 1973 à la cathédrale de Saint-Boniface. Partis en lune de miel par le train Transcontinental, Paulette et Denis s'arrêtent au retour à Québec, où ils passent deux ans (1973-1975). Ils trouvent assez rapidement un appartement au 42 rue Sainte-Famille dans une ancienne librairie jésuite. Paulette est employée dans un magasin huppé de la Côte-de-la-Fabrique, Le Gift Shop Limited, et Denis décroche un poste au Grand-Théâtre. Tous les deux mettent à profit leur connaissance de l'anglais, qu'ils ont acquise dans leur jeunesse à Saint-Boniface. Le bilinguisme de Paulette

constitue tout particulièrement un atout avec les clients de la boutique, mais il est aussi source de confusion pour son patron, un anglophone de la ville de Québec :

Moi, j'me souviens, j'ai trouvé un emploi sur la Côte de la Fabrique. Une belle boutique, du genre Birks, là. Très belle boutique. Puis je travaillais aisément en anglais ou en français, c'était... je faisais pas la différence. Puis, un jour, mon patron m'a arrêtée puis il m'a dit : « Ben coudonc, t'es-tu Française ou t'es-tu Anglaise? ». Puis j'ai dit : « Ben... » C'était la première fois qu'on me posait cette question-là... j'ai dit : « Ben... ma langue maternelle, c'est le français, mais je suis aussi à l'aise en anglais. ». Il dit : « J'peux pas décider, t'es-tu Française, t'es-tu Anglaise? T'es capable d'aller d'un à l'autre! »

Au bout de deux ans, Denis et Paulette reviennent au Manitoba : « C'était le temps de commencer à fonder une famille, dit Paulette, puis je me voyais pas avoir une famille éloignée de ma famille. Je voulais qu'ils connaissent leurs cousins et cousines ». Leurs cinq enfants sont tous nés à Saint-Boniface.

La jeune famille vivra dans la maison d'enfance de Paulette, sur Goulet, pour un moment et ensuite dans le sous-sol d'un ami sur la rue La Vérendrye. Lorsque leur deuxième enfant a trois mois, la petite famille emménage dans une maison située au 167 rue La Vérendrye. Denis et Paulette loueront cette maison pendant sept ans, avant que le propriétaire ne soit prêt à la vendre en 1984. Ils y résident toujours et, chaque dimanche, reçoivent leurs cinq enfants et leurs dix petits-enfants qui vivent tous dans la grande région de Winnipeg.

Lorsque leurs cinq enfants sont à l'école, Paulette retourne au travail. Elle est employée pendant huit ans dans diverses écoles de la Division scolaire franco-manitobaine (DSFM) comme auxiliaire d'enseignement pour les élèves ayant des besoins spéciaux. Elle travaille également pendant quinze ans au service des enquêtes et des réclamations de la compagnie d'assurance Great West Life ; « Au téléphone avec les Québécois toute la journée », précise-t-elle en riant.

Retraitee depuis 2018, elle se consacre à l'Union nationale métisse Saint-Joseph du Manitoba, un organisme franco-métis fondé en 1887. Paulette en est la présidente depuis 2014, s'inscrivant ainsi dans une longue tradition familiale.

YF: Et puis est-ce que tes parents – tu as dit que tu avais grandi dans une famille métisse, fière d'être Métis – est-ce qu'ils participaient à l'Union en ce temps-là?

PD: Absolument!

YF: T'as grandi dans l'Union, toi?

PD: Oui. C'est ça... Je cherchais, Denis, la photo de l'Union.... J'ai plus la vieille photo? Tsé la vieille photo de 1915? 1912? La grande photo qu'il y avait ici?

DD: Non... on doit pas l'avoir...

PD: Ok, ben du côté Vermette, ils ont toujours été impliqués avec l'Union nationale métisse. Du côté Gladu aussi. C'était du monde très politisé. Puis mon grand-père il écoutait avec des grandes oreilles ouvertes toutes les histoires des plus vieux. Puis il se souvenait de tout ça, fait que nous... lui il nous racontait tout ça. Mais ils ont été impliqués avec l'Union depuis le début. Puis on a quoi? 132 ans cette année?

(Paulette Duguay [PD], Denis Duguay [DD] et Yves Frenette [YF], transcription d'entrevue)

Paulette est très fière de ses origines: «Ma mère c'est une métisse pure laine de Saint-Pierre-Jolys au Manitoba. Puis mon père, c'est un Canadien français du vieux fond canadien-français. (rires) Vraiment je suis métisse juste à moitié. (rires) Mais dans notre famille on s'est beaucoup identifié. On a été élevés à s'identifier comme Métis», ce qui était rare pour les gens de sa génération. Si leur langue les distingue un peu, la nourriture les distingue davantage:

Parce que nous on mangeait de la viande sauvage. Puis mes amies, elles connaissaient pas ça. Puis la galette... des choses de même. Puis ma mère était forte sur le cannage... Tsé, ma mère hachait sa propre viande. Des choses. Elle faisait son pemmican. Elle faisait des choses que mes amies connaissaient pas.

Les Lemay

La famille paternelle de Paulette est originaire du Québec, mais a été mobile à l'intérieur du Canada, notamment entre les campagnes québécoises et le Manitoba.

Isaïe et Marguerite Lemay sont de la paroisse Saint-Louis-de-Lotbinière, au Bas-Canada. En 1854, ils ont des jumeaux, Alphonse (arrière-grand-père de Paulette) et Gédéon. Après le décès de sa mère

en 1864, Alphonse semble rester dans la région, mais il habite chez des membres de la parenté Lemay, son père s'étant remarié en 1865. En 1881, Alphonse habite dans le ménage de son frère Napoléon, à Montréal. Il gagne sa vie comme menuisier, un emploi qu'il semble garder toute sa vie. L'année suivante, il épouse à Saint-Boniface, Annie Béliveau (arrière-grand-mère de Paulette), fille d'Apoline Coulombe et de Jean-Baptiste Béliveau. Annie est la sœur de deux hommes bien connus au Manitoba. En effet, son frère aîné, Hormidas Béliveau, est un marchand important à Winnipeg au tournant du xx^e siècle et est maire de Winnipeg en 1918-1919. Le frère cadet d'Annie, Arthur Béliveau, est archevêque de Saint-Boniface entre 1915 et 1933. Annie est née en 1862 à Saint-Wenceslas, au Québec, mais semble avoir déménagé avec sa famille de l'autre côté du fleuve Saint-Laurent, en Mauricie, région d'origine de sa mère. Dix ans plus tard, les Béliveau habitent le village d'Hochelaga, en banlieue de Montréal. De menuisier qu'il était, le père est devenu marchand.

Lorsqu'Annie (Béliveau) et Alphonse Lemay se marient en 1882, ils viennent donc tous deux de déménager au Manitoba. Leurs trois premiers enfants naissent à Saint-Boniface entre 1883 et 1887. Leur quatrième enfant, Arthur (le grand-père paternel de Paulette), vient au monde en Colombie-Britannique, en 1889. La famille est recensée à New Westminster en 1891 et elle revient au Manitoba vers 1899.

Alphonse et Annie habitent dans différentes maisons de la rue Masson, à Saint-Boniface, jusqu'à leur décès. Leur fils Arthur demeure dans la maison familiale jusqu'en 1916, année où il épouse Blanche Provencher, jeune femme originaire du Québec (la grand-mère paternelle de Paulette).

Cette dernière demeure au 466 rue Langevin avec sa famille jusqu'aux noces. Avant que Blanche ne rencontre Arthur, les Provencher ont été très mobiles, tout particulièrement entre 1905 et 1913. De la paroisse de Saint-Édouard-de-Nicolet, au Québec, Amanda (Brunelle) et Ernest Provencher ont déménagé au Manitoba en 1905 avec leurs cinq enfants, dont l'aînée Blanche.

Ils resteront au Manitoba environ quatre ans et y auront deux enfants. Toutefois, une tragédie frappe en 1909 : leur fils, Jean-Albert, alors âgé de cinq ans, décède. La famille semble retourner au Québec pour environ un an. Au printemps 1910, elle revient au Manitoba, s'installant cette fois à Saint-Norbert. Durant l'été 1910, deux autres décès surviennent – le fils

ainé, Léon, en juin, à l'âge de dix ans, et le dernier-né, Gaston, en août, à l'âge de cinq mois. Ernest et Amanda auront trois autres enfants et ils déménageront à Saint-Boniface vers 1913.

Jeunes mariés en 1916, Blanche (Provencher) et Arthur Lemay habitent au 464 rue Langevin, la maison voisine de la demeure des Provencher. Le couple y résidera jusqu'au début des années 1930. Leur fils Pierre Ovila Lemay (le père de Paulette), né en 1925, passe ses premières années dans cette demeure en compagnie de son frère jumeau, Lucien. Lorsqu'ils ont dix ans, la famille habite dans la maison que Paulette connaîtra comme étant celle de ses grands-parents Lemay, au 175 rue Masson. En 1943, lorsque Pierre Ovila célèbre son dix-huitième anniversaire, il s'enrôle volontairement pour combattre dans la Seconde Guerre mondiale. Il rejoint d'abord les Winnipeg Rifles, mais on le trouve trop distrait. Pensant que sa distraction est due au fait que sa langue maternelle est le français, il est rapidement envoyé à Valcartier, au Québec, pour s'entraîner avec le Régiment de Maisonneuve. Ayant survécu au débarquement de Normandie en 1944, il fait partie de l'armée d'occupation entre 1944 et 1946, et est posté successivement en Belgique, aux Pays-Bas et en Allemagne.

À son retour du front, en 1946, Pierre devient peintre en bâtiment. Il rencontre France Vermette (la mère de Paulette) à un mariage quelques années plus tard. La jeune Métisse de Saint-Pierre-Jolys vit à Saint-Boniface depuis l'âge de dix-huit ans. Elle est venue « en ville » pour gagner sa vie. Elle travaille au café Waldorf, à Winnipeg, pendant quelques années et habite avec une cousine sur la rue Saint-Jean-Baptiste. France travaille aussi pendant un été dans un camp de pêche à Nakina, dans le nord-ouest de l'Ontario, mais elle n'y retourne pas, trouvant l'ambiance trop rude, selon une confidence qu'elle aurait faite à Paulette et à Denis. Les noces de Pierre et de France sont célébrées le 25 juin 1949 à la cathédrale St. Mary, au centre-ville de Winnipeg.

Leur première fille est née en 1950 – une année connue au Manitoba (par une certaine génération) comme « l'année de l'inondation ». Plusieurs familles de Saint-Boniface ont dû quitter temporairement la ville pour s'établir ailleurs. Pierre trouve ainsi un emploi comme peintre à Flin Flon, ville minière du nord du Manitoba, et les Lemay s'y établissent pendant environ un an.

À leur retour à Saint-Boniface, le couple et leur jeune famille habitent sur la route Tymthorak jusqu'en 1958, l'année où ils emménagent dans la maison tant aimée de Paulette sur la rue Goulet. À ce moment, Pierre est à l'emploi de l'abattoir Canada Packers, où il stérilise les camions de livraison. Pendant longtemps, il travaille de nuit.

Lignée métisse de Paulette

Paulette est Métisse par sa mère. En effet, les deux parents de France, Philomène (Gladu) et Auguste Vermette, étaient Métis et revendiquaient fièrement cette identité. Les parents de Philomène (grand-mère de Paulette) étaient de Saint-Vital. Sa mère, Eulalie Riel, était la sœur du chef politique Louis Riel. Paulette Duguay est ainsi l'arrière-petite-nièce de Louis Riel. Du côté du père de Philomène, William Gladu, ses ancêtres avaient été très mobiles. On en connaît moins sur le père de William, Pierre Gladu. Il demeurait dans la colonie de la Rivière-Rouge au début des années 1840 lorsqu'il épousa Nancy Dease. Les ancêtres de Nancy venaient de la Prairie – sa mère, Geneviève Benoit, était du Lac Vert, en Saskatchewan – et de la région des Grands Lacs – son père, John Warren Dease, était né dans les environs du Fort Niagara.

Le père de John Warren, John Richard Dease (1745-1801), venait d'une famille irlandaise haut placée dans la Marine royale britannique. En 1771, John Richard, qui a étudié la médecine, rejoint un oncle maternel en Amérique. Le jeune médecin gravira les échelons de la hiérarchie coloniale dans la région des Grands Lacs et y occupera divers postes importants durant les années 1770 et 1780, notamment à Michilimackinac. Il aura sept enfants avec une femme Mohawk, Jane French, dont John Warren. John Richard mourra en 1801 à Montréal.

En avril 1801, son fils John Warren, qui a dix-huit ans, signe un contrat d'engagement pour six ans au service de la Compagnie du Nord-Ouest (CNO). On en connaît peu sur ses allées et venues pendant les treize années suivantes, mais on le retrouve au poste du Fort Lac La Pluie (près de l'actuel International Falls, Minnesota) en 1814. Il semble avoir gravi les échelons de la CNO, car, en 1815, il devient membre du prestigieux Beaver Club de Montréal, un club de gentlemen associés à la CNO.

John Warren passe le reste de sa vie au pays de la fourrure. Entre 1815 et 1818, il épouse Geneviève Benoit, née en 1796. Elle semble accompagner son nouveau mari dans ses pérégrinations commerciales et

professionnelles, accompagnée de son fils, Alexis Goulet, né d'un mariage précédent. Elle est ainsi avec John Warren au Fort Lac La Pluie en 1818 et au Fort Alexander, sur la rivière Winnipeg, en 1820, où Dease est traiteur en chef et où le couple a son premier enfant. En 1822, à la suite de la fusion de la CNO avec la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH), Dease devient employé de cette dernière et est transféré dans le district de Columbia, dans le Nord-Ouest pacifique. Il est tout d'abord envoyé au Fort Nez Percés (Walula, Washington), puis, en 1825, à Spokane House (Spokane, Washington). Ce poste est toutefois fermé l'année suivante et Dease est transféré au Fort Colvile (Kettle Falls, Washington), un arrêt important pour la brigade du York Factory Express, un convoi de canots qui transportait, à partir de Fort Vancouver, des fourrures, de la marchandise et divers documents administratifs de la CBH, à destination de Londres, via la baie d'Hudson. Le voyage de 4 200 kilomètres se faisait en environ 100 jours, d'où le qualificatif « express ».

John Warren est très mobile dans les derniers 18 mois de sa vie. Il se joint au York Factory Express au printemps 1828 pour se rendre à Norway House (Manitoba), où il rencontre le gouverneur de la CBH, George Simpson, en juin. Il aurait ensuite hiverné en 1828-1829 à Edmonton House. Très malade, John Warren est de retour dans le district de Columbia à la fin de l'été 1829. À l'automne 1829, il se déplace à travers le Nord-Ouest pacifique à la recherche d'aide médicale. En décembre, il est cependant trop affaibli pour continuer sa quête. Il meurt en janvier 1830 à The Dalles, un poste de traite de la CBH qui était en construction près d'un des plus importants portages sur le fleuve Columbia. Après son décès, sa femme et ses enfants s'établissent à la Rivière-Rouge.

Vers 1842, Nancy Dease (fille de John Warren et arrière-arrière-grand-mère de Paulette) épouse Pierre Gladu. Elle donne naissance à leurs sept enfants à Saint-Vital, où ils demeurent pendant plusieurs années sur un lot de rivière « *on the right bank of the Red River, five miles south of Fort Garry*¹ ». Le lot de rivière de Nancy et Pierre correspond plus ou moins à l'actuel boulevard Bishop Grandin (du côté est de la rivière).

1. Henry Youle Hind (1860). *Narrative of the Canadian Red River Exploring Expedition of 1857 and of the Assiniboine and Saskatchewan Exploring Expedition of 1858*, Londres, Longman, Green, Longman and Roberts, p. 165 (Lien : [https://archive.org/details/narrativeofcanad01hind/page/164]).

On n'a pas beaucoup de renseignements sur Nancy et Pierre. On sait que Pierre travaille avec son voisin, Jean-Louis Riel (le père de Louis Riel), dans le moulin de ce dernier, situé sur les bords de la rivière Seine. On sait aussi que, en 1876, Pierre et Nancy reçoivent un certificat de possession (*scrip*) pour leur terre à Saint-Vital. Entre 1876 et 1881, ils migrent vers la rivière aux Rats entre 1876 et 1881 – comme l'ont fait plusieurs autres familles métisses peu après l'entrée du Manitoba dans la Confédération, et répondant à l'appel du curé de Saint-Norbert, l'abbé Noël-Joseph Ritchot, qui souhaitait voir les terres fertiles autour de la rivière aux Rats occupées par des Métis.

William Gladu (arrière-grand-père de Paulette) voit le jour à Saint-Vital en 1858. Quelque vingt ans plus tard, en 1879, il épouse à Saint-Boniface Eulalie Riel, fille de Julie (Lagimodière) et Jean-Louis Riel et sœur de Louis Riel. William et Eulalie acquièrent une terre à Otterburne en 1897, mais déménagent en fait dans la région plus tôt. William est policier au village d'Otterburne et il transporte le courrier entre cette municipalité et Saint-Pierre-Jolys.

William s'implique également dans l'Union nationale métisse Saint-Joseph du Manitoba, le même organisme que préside aujourd'hui son arrière-petite-fille, Paulette. Malgré le fait que les Gladu n'habitent pas Saint-Vital, c'est là que leurs premières filles naissent, tout probablement pour qu'Eulalie puisse être plus près de ses parents lors des accouchements, les Riel demeurant à Saint-Vital. Philomène (grand-mère de Paulette), née en 1891, est la première des filles Gladu née à la rivière aux Rats, dans la municipalité actuelle de Saint-Malo. En 1918, elle épouse Auguste Vermette. La dot de Philomène consistait en une vache à lait, équivalant à environ 25 \$. Selon la mémoire familiale, septième fille d'Eulalie et de William, Philomène est reconnue pour avoir un don pour soulager les maux de dents. Dans le folklore métis, comme l'explique son mari Auguste, « un garçon septième ou une fille septième, ils étaient supposés qu'ils ontvaient [*sic*] un don quelconque. C'était des passeux de mal de dents. Il fallait que ce soit sept filles de file ou sept garçons de file. Il fallait que la mère fasse une certaine neuvaine pour que son septième ait un don quelconque². »

2. Auguste Vermette et Marcién Ferland (2000 [1981]). *Au temps de la Prairie: l'histoire des Métis de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, p. 26.

Auguste Vermette (grand-père de Paulette) est né en 1891 à la rivière aux Rats, dans la paroisse de Saint-Pierre-Jolys, lui aussi de deux parents métis. Les parents d'Auguste, Élise Tourond et Toussaint Vermette, étaient aussi de Saint-Vital. Leurs ancêtres étaient des Métis de la rivière Rouge et des voyageurs canadiens-français du Bas-Canada. En 1874, Toussaint et Élise vendent leur terre à Saint-Vital (un rang qui correspond plus ou moins à une partie du boulevard périphérique de Winnipeg, du côté est de la rivière). Comme Nancy Dease et Pierre Gladu, ils s'installent à la rivière aux Rats (qui deviendra Saint-Pierre-Jolys/Otterburne) – un déménagement que plusieurs autres familles métisses font à cette époque à l'incitation de M^{sr} Ritchot. Élise Tourond est sage-femme; Toussaint Vermette est agriculteur. Durant la Résistance de la rivière Rouge en 1869-1870, il est aussi soldat dans les troupes de Riel et est garde à La Barrière ainsi qu'au Fort Garry.

La terre que Toussaint a achetée à Saint-Pierre-Jolys en 1874 et sur laquelle Auguste a grandi a été divisée en quatre et léguée à ses quatre fils. Auguste et Philomène s'y installent en 1918 pour élever leur famille. C'est là qu'est née et a été élevée France Vermette, la mère de Paulette. Auguste et Philomène sont des Métis qui parlent le français et le cri. Ils sont fiers de leurs origines et de leur identité, contrairement à beaucoup de Métis à cette époque. Auguste avait beaucoup écouté les vieux Métis et il se faisait un devoir de raconter leur histoire. Comme ses ancêtres, et comme les Gladu, il participait aux activités de l'Union nationale métisse. Denis Duguay affirme :

Il [Auguste] savait qu'il était Métis aussi. Parce qu'on le voit sur les papiers de recensement. C'est Auguste... puis il était toujours impliqué dans la politique. Puis lui il faisait le recensement dans son village, Otterburne/Saint-Pierre... Et puis on voit, tsé, que quand il fait le recensement d'une famille, il écrit clairement « Métis ». Tu vois... y'a appuyé sur le crayon...

Cette fierté, Auguste et Philomène l'ont transmis à leurs enfants, même si ces derniers étaient punis par les religieuses pour arborer leur identité métisse et conspués par certains Canadiens français. Déménagée de Saint-Pierre-Jolys à Saint-Boniface, France conservera cette fierté et participera aux activités de l'Union nationale métisse, même si elle épouse un Canadien français. Son beau-père, Arthur Lemay, n'apprécie pas que son fils se marie avec une Métisse, mais comme celle-ci n'est pas trop « foncée » et qu'il aime les belles femmes, cela la « sauve », dans un certain sens. Paulette se souvient que chez ses grands-parents Lemay, sur la

rué Masson : « C'était plus Blanc, c'était plus formel. C'était formel chez grand-maman et grand-papa ».

De la France et du Québec vers le Manitoba : la famille de Denis Duguay

Pour sa part, Denis Duguay compte parmi ses arrière-arrière-arrière grands-parents Marie Catherine (Masson) et Charles Vouriot, un couple français qui s'embarque en 1873 au Havre sur le navire Holland à destination de la ville de New York. Lui, fils d'un tissier, est né en 1830 à Fraquelming, en Lorraine, et elle, fille d'un colporteur, en 1825 à Donnelly, dans la même région. Mariés à Fraquelming en 1852, ils y ont six enfants, dont trois survivront. Puis, à l'issue de la guerre franco-allemande de 1870, ils optent pour conserver la nationalité française et traversent la nouvelle frontière pour s'enregistrer à Velaine-sous-Amance (en Meurthe-et-Moselle actuelle). Ils profitent de leur départ de Fraquelming pour quitter la France et émigrer en Amérique du Nord. Charles avait entendu dire que les terres étaient fertiles dans le sud du Manitoba; la famille tente donc sa chance. En 1874, les Vouriot s'établissent sur le lot 66 des terres de l'abbé Ritchot, à Saint-Norbert.

En 1878, leur fils aîné, Lucien, épouse à Saint-Norbert Denise Jeannotte dit Lachapelle, originaire du Québec et née en 1855. Ce sont les arrière-arrière-grands-parents de Denis. Le couple donne naissance à plusieurs enfants, dont Eugénie en 1887 (arrière-grand-mère de Denis). En 1903, à l'âge de seize ans, cette dernière épouse Josaphat Leclair, un Canadien français dont la famille s'est installée au cœur du village vers la fin des années 1880. Eugénie donne naissance cette même année à son premier enfant, Yvonne (la grand-mère maternelle de Denis), puis meurt tragiquement de la tuberculose à l'âge de dix-neuf ans. Yvonne demeure désormais chez ses grands-parents Leclair; elle sera pensionnaire au Noviciat de Saint-Norbert pendant son enfance et son adolescence. Josaphat, pour sa part, se remariera avec une veuve, Évangeline Clarke (née Belisle). Le couple nouvellement formé s'établira sur un *homestead* à Sainte-Geneviève, Manitoba. Josaphat sera à nouveau veuf en 1919. C'est alors que sa fille Yvonne, qui ne s'entendait pas très bien avec Évangeline, vient le rejoindre pour quelques années.

À Sainte-Geneviève, en 1923, Yvonne Leclair épouse Adonai Dubois, un jeune homme de Thibaultville (maintenant le village de Richer). Les nouveaux mariés déménagent peu après à Sainte-Anne, Manitoba.

Josaphat, qui est forgeron, semble suivre sa fille dans cette paroisse où il ouvre une forge en face de la station de train.

En 1925, Simone Dubois (mère de Denis et fille d'Yvonne Leclair et d'Adonaï Dubois) vient au monde. Son père travaille à la crèmerie de Sainte-Anne pendant près de 20 ans, jusqu'à ce que celle-ci ferme ses portes en 1942. La famille déménagera peu après à Hadashville. Simone est alors en 12^e année. Très impliquée dans la musique au couvent de Sainte-Anne, elle reste dans la maison familiale avec son frère aîné Roland pour terminer son secondaire. Elle ira ensuite rejoindre sa famille à Hadashville pour quelques années. Déménagée à l'âge adulte à Saint-Boniface, Simone épouse Roland Duguay, aussi originaire de Sainte-Anne. Ils se marient le 19 août 1950 à la cathédrale de Saint-Boniface. Le couple déménage en ville en partie pour apprendre l'anglais. Selon leur fils, Denis Duguay :

L'anglais? Pas certain... Mais je peux vous dire que mes parents sont partis de Sainte-Anne, Manitoba – les deux – ils se sont mariés à Saint-Boniface, mais ils ont quitté Sainte-Anne pour apprendre l'anglais plus ou moins. Ils l'ont appris et puis... le commerce était surtout en anglais et puis chez nous, quand j'étais jeune, on parlait français mais quand il y avait une occasion de parler en anglais c'était l'anglais avec les voisins... et beaucoup de nos amis étaient anglophones unilingues. Hmmm... c'était pas comme aujourd'hui.

Le père de Roland, Hervé Duguay (le grand-père de Denis), est originaire de La Broquerie. Il a épousé en 1922, Marie-Rose Demontigny, née au Québec du mariage de Marcelline (Coulombe) et Alphonse Demontigny. Hervé fonde en 1930 la compagnie Eagle Bus Lines, un service d'autobus qui relie plusieurs villages francophones entre Saint-Boniface et West Hawk Lake. Tous ses fils, y compris Roland, sont chauffeurs à un moment ou à un autre. La compagnie est vendue en 1951 et le nouveau propriétaire la renomme Beaver Bus Lines, compagnie qui existe encore aujourd'hui au Manitoba.

Alphonse Demontigny (arrière-grand-père paternel de Denis) est né à Saint-Maurice, près de Trois-Rivières, en 1873. Durant la décennie suivante, les Demontigny semblent faire le va-et-vient entre Saint-Maurice et les États-Unis. En octobre 1897, Alphonse épouse Marcelline Coulombe à Manchester, au New Hampshire. Les Coulombe viennent de la région de Lévis et immigrent dans cet État en 1887.

Alphonse et Marcelline seront mobiles au cours des 20 années qui suivront leur mariage. Leur premier enfant vient au monde à Manchester, puis la famille déménage au Québec pour quelques années. Ce n'est pas clair où ils demeurent. On sait toutefois que, en 1911, la famille habite dans la paroisse Sacré-Cœur, une paroisse de langue française de Winnipeg, plus précisément au 435 rue Victor. Cinq ans plus tard, on les retrouve à Sainte-Anne. En 1923, Alphonse part seul pour la région de Détroit; il aurait abandonné son domicile selon l'information figurant dans ses documents d'immigration. Il s'établit à Wayne où trois de ses fils le rejoignent. Il vivrait encore dans la région de la capitale de l'automobile en 1937. Trois ans plus tard, on le retrouve au 291 Edmund Place, cohabitant avec une femme, Célia Demontigny, qui est recensée comme étant son épouse. Elle viendrait de l'état de New York. On retrouve ensuite la trace d'Alphonse au Manitoba dès 1953. Selon la mémoire familiale, Alphonse serait revenu à Sainte-Anne à la mort de sa deuxième épouse. Il se serait présenté chez Marcelline dès son retour, comme si de rien n'était, plus de 30 ans après l'avoir abandonnée. Cette dernière aurait refusé de l'héberger et Alphonse serait demeuré à Sainte-Anne chez son plus jeune frère, Eugène, jusqu'en 1961, l'année de son décès).

Cliquez ici pour trouver la trajectoire de Paulette Duguay sur notre carte interactive.

Cliquez ici pour trouver la trajectoire de Alphonse Demontigny sur notre carte interactive.

Cliquez ici pour trouver la trajectoire de Nancy Dease sur notre carte interactive.

<http://uncanadienerrant.ca/carte-interactive/>

Profil : Julien Nale

Chedly Belkhodja et Jacquelyn Hébert

Julien est un étudiant réunionnais arrivé à Rimouski en 2013. Il a terminé son programme en informatique de gestion au Cégep de Rimouski. Il est venu grâce à l'entente Québec-Île de la Réunion: «J'avais accès à

tout le Québec sauf les grandes villes.» Il est venu dans la région, car sa sœur était inscrite au Cégep de Matane. Il a donc fait le choix d'un projet de mobilité vers le Québec: « On m'a dit: Va, c'est super ici, les gens sont vraiment sympas. Et je me suis dit: eh bien, pourquoi pas, j'ai déjà quelqu'un là-bas. Malheureusement, elle a dû quitter le pays peu avant que j'arrive. » Il explique en détail le processus qui l'a amené à Rimouski:

En fait, ils sont venus nous démarcher dans le lycée. Il y avait Sandrine (l'agente administrative basée au Québec), il y avait des personnes d'ici, du Cégep de Rimouski, d'autres *cégeps* aussi. *Et ils ont fait un meeting* qui était optionnel. On pouvait y aller ou pas. Ils ont commencé à nous décrire un peu ce qu'ils nous offraient: *un cursus scolaire* dans des branches qu'on voulait, littéralement. Moi, j'étais en architecture et construction sur l'Île de La Réunion. Sauf que j'avais toujours eu le béguin pour l'informatique et là, à ce *meeting*-là, je me suis rendu compte que j'avais l'opportunité du jour au lendemain de changer de voie, de me dire: ah, je peux faire ce que j'aime, je peux faire ce que je veux! Et du coup, c'est resté dans ma tête, ça a trotté et je me suis dit: eh bien, pourquoi pas?

Julien décrit son arrivée au Québec: « On quitte l'Île de La Réunion le 9 [septembre]; on arrive en France le 10; on arrive ici [au Québec] le 11. À l'époque où j'étais arrivé, c'était juste un petit organisme qui dispatchait dans tous les Cégeps. »

Cet accueil regroupé fait partie de la stratégie d'accueil mise en place par les cégeps du Bas-Saint-Laurent. Plusieurs étudiants et responsables d'établissement nous ont fait part de ce long voyage du pays d'origine jusqu'à la destination finale: « On est venus en groupe grâce à l'organisme, ce qui fait qu'on était plusieurs Réunionnais, et après on se séparait au fur et à mesure que l'on avançait dans le Bas-Saint-Laurent. À chaque stop, il y en a un qui disparaissait. »

Selon Julien, quitter La Réunion est une nécessité:

À la Réunion, on a 30 % de chômage. C'est énorme, c'est vraiment incroyable! On est 800 000 habitants sur l'île, il y a 30 % de personnes que ne travaillent pas. J'ai énormément de cousins qui sont à la recherche d'emploi depuis deux ans et demi. Ils n'ont toujours pas trouvé d'emploi. Je n'ai pas voulu être comme eux. J'ai voulu me donner une chance dans la vie, vraiment débiter quelque chose. J'ai donc quitté le domicile familial très rapidement et j'ai dit: bon, tant qu'à faire, je sais qu'au Québec il y a du travail.

L'attrait du Québec semble plus fort que le choix d'aller en France. Pour cet étudiant, la France reste ancrée dans une culture figée, tandis que le Québec offre la possibilité de changer de parcours :

La France aurait été une option. J'avais même fait les papiers pour aller en France dans une école d'informatique... Enfin, la France m'a répondu négativement, comme quoi je venais d'une branche en architecture et que je n'avais pas le droit de postuler dans leurs classes en informatique, alors que le Cégep de Rimouski m'a dit : oui, bienvenue, viens, on t'accueille. Et puis j'ai fait : bon, eh bien, au revoir la France, bonjour Québec!

CAPSULE VIDÉO : Julien à Rimouski [<https://vimeo.com/290282767>]

Cliquez ici pour trouver la trajectoire de Julien Nale sur notre carte interactive.

<http://uncanadienerrant.ca/carte-interactive/>

Profil : Mélanie Walkty

Gabrielle Breton-Carbonneau, Monica Heller et Jacquelyn Hébert

Mélanie Walkty est née d'une mère francophone et d'un père anglophone et a grandi dans le quartier de River Heights à Winnipeg, au Manitoba. Son père, Gordon, est également né à Winnipeg et y a grandi. Il a rencontré sa mère, Charlotte Deroche (membre de la famille Deroche-Trémorin-Augert), originaire de Notre-Dame-de-Lourdes, une petite ville francophone située au sud-ouest de Winnipeg, alors qu'ils fréquentaient l'Université du Manitoba.

Les arrière-arrière-grands-parents maternels de Mélanie, Jean-Baptiste Deroche et Joséphine Lainé, ont immigré de France au tournant du siècle. Ils ont pris possession des terres agricoles de Notre-Dame-de-Lourdes et ont créé une ferme d'élevage bovin transmise de génération en génération. Toujours en opération, la ferme appartient maintenant à Hubert Deroche, l'oncle de Mélanie, mais elle est devenue une ferme uniquement céréalière. Au moment où on l'a rencontré, Hubert était en train de transférer la ferme familiale à Matthieu, son plus jeune fils, afin qu'il puisse prendre progressivement le relais.

La famille de Mélanie a déménagé du quartier de River Heights à Saint-Boniface quand elle avait cinq ans, afin de se « rapprocher des écoles

françaises». Elle a fréquenté une école primaire francophone catholique, l'école Taché.

Elle a ensuite poursuivi ses études secondaires en français au collège Louis-Riel, l'une des deux écoles secondaires francophones urbaines de Winnipeg. C'est là qu'elle a rencontré plusieurs de ses amis les plus proches ainsi que son futur mari, Tyler, bien qu'ils ne se soient pas fréquentés pendant leurs études secondaires.

Après avoir obtenu son diplôme d'études secondaires, elle poursuit des études de premier cycle en littérature anglaise et française à l'Université de Saint-Boniface. Après ses études de premier cycle, Mélanie a voyagé pendant plusieurs années grâce au programme de bourses d'études Explore. C'est au fil de ces expériences qu'elle a commencé à travailler dans son domaine actuel, l'enseignement des langues secondes. En 2004, elle déménage temporairement à Vancouver, en Colombie-Britannique, pour enseigner l'anglais langue seconde (ALS) dans un camp d'été. Elle y a rencontré le président d'une école de langues brésilienne qui l'a invitée à venir enseigner au Brésil. Elle a accepté son offre et y est partie pendant six mois.

Dès son retour au Canada, Mélanie obtient un certificat TESOL de l'Université du Manitoba; c'est à ce moment qu'elle envisage de s'éloigner de Saint-Boniface et de postuler à des programmes de maîtrise à Toronto et à Montréal. Elle a choisi Montréal « parce que la ville l'intriguait davantage » et que Tyler, son petit ami « en a parlé favorablement ». Comme beaucoup d'autres qui ont fréquenté le collège Louis-Riel, Mélanie s'est installée à Montréal, afin de poursuivre des études – dans son cas, pour terminer sa maîtrise en éducation en langues secondes à l'Université McGill.

Mélanie partageait un appartement avec un de leurs amis communs du secondaire qui s'était déjà installé à Montréal. Un an plus tard, Tyler la suit pour entreprendre un baccalauréat en électroacoustique de l'Université Concordia. Après avoir obtenu son diplôme de maîtrise, Mélanie a pu se trouver un emploi stable pendant plusieurs années et a enseigné l'ALS (anglais langue seconde) au Cégep du Vieux-Montréal, à l'école de langues de l'Université Concordia et au Département de formation continue de l'Université McGill.

En 2012, Mélanie et Tyler lancent une petite entreprise de fabrication de sirops de limonade fabriqués à la main nommée LEMO Lemonade.

L'entreprise vend ses produits dans des épiceries spécialisées, cafés, bars et restaurants de Montréal et des environs, ainsi que dans d'autres régions du Canada. Mélanie est maintenant conseillère en carrière à la Faculté d'éducation de l'Université McGill et dirige son entreprise pendant ses temps libres.

Mélanie et Tyler vivent encore à Montréal et ils se sont mariés en 2018 sur une île au Lake of the Woods, en Ontario. Mélanie a lancé une nouvelle entreprise appelée Lumi Coaching qui lui permet d'exploiter ses diverses expériences en tant que conseillère, éducatrice et entrepreneure pour aider les autres dans leurs parcours.

CAPSULE VIDÉO : Hubert Deroche [<https://vimeo.com/301491585>]

CAPSULE VIDÉO : LEMO Lemonade [<https://vimeo.com/301508230>]

**Cliquez ici pour trouver la trajectoire de Mélanie Walkty
sur notre carte interactive.**

<http://uncanadienerrant.ca/carte-interactive/>

Profil : Julie Blais Wambeke

Patricia Lamarre et Monica Heller

Julie Blais Wambeke est née en 1921 à Battleford, Saskatchewan (une communauté surtout anglophone). Son père Charles, originaire de Saint-Édouard-de-Lotbinière au Québec, est parti seul vers le Klondike en train autour de 1913. Il est descendu à Edmonton, la fin de la ligne ferroviaire, où il a rencontré quelqu'un qui revenait du Klondike et qui lui a dit de ne pas y aller (« Charlie, *don't go*, y'a plus d'or»). Il est retourné à Saint-Édouard où il a épousé Évelyne Blanchette de Saint-Évariste. Deux ans plus tard il a retourné dans l'ouest, cette fois-ci à Battleford. Son épouse et leurs deux enfants ont suivi.

À Battleford, Charles tenait une écurie où les voyageurs pouvaient laisser leurs chevaux pour la nuit. Charles a laissé un « hobo » (itinérant) dormir dans la grange; la grange a pris feu et tout a brûlé. En 1927, Charles obtient du CN une « terre » à Delmas, Saskatchewan, fondé en 1901 avec l'arrivée de la voie ferrée. Le CN voulait faire coloniser les terres. Éventuellement les Blais ont eu 17 enfants.

«My dad was afraid of nothing. First one to buy a tractor, first one to buy a combine... C'était un beau site... pour faire pousser des grains, de l'avoine, le blé. 360 acres. It was what we called « bald prairie », with bluffs. Never cultivated.»
– Julie Wambeke

(Traduction : « Mon père n'avait peur de rien. Le premier à acheter un tracteur, le premier à acheter une moissonneuse-batteuse... C'était un beau site... pour faire pousser des grains, de l'avoine, le blé. 360 acres. C'était ce qu'on appelait "bald prairie", avec des falaises. Jamais cultivé. »)

Père Henri Delmas, OMI était le premier curé dans la région (arrivé en 1900, en mission auprès des autochtones à la mission Thunderchild). Lui et un autre curé ont établi deux *homesteads*; le père Delmas a fondé une école résidentielle, Saint-Henri-de-Thunderchild, sur le sien.

Formation comme enseignante

Formée comme enseignante à une école normale, Julie Blais devient sœur enseignante en 1938, dans l'ordre de l'Assomption de la Sainte-Vierge, qui s'est établi à Edmonton (l'ordre est basé à Nicolet, Québec). Elle enseigne dans des écoles françaises dans divers endroits de la province, y inclus à Bonnyville et à St. Paul, mais a passé aussi six ans à Edmonton où elle a complété un baccalauréat en éducation.

En 1956, Julie déménage au sud de Lethbridge, à Taber, où elle travaille comme enseignante. Elle rencontre son futur mari, George Wambeke, à High River. George est originaire de l'Orégon.

Les parents de George Wambeke

Le père de George, un Belge, est venu aux Amériques au milieu du XIX^e siècle avec son frère, d'abord par bateau jusqu'à New York (ils ont dû payer leur passage en pelletant le charbon), puis jusqu'en Orégon. Il épouse une femme catholique d'origine polonaise; ils adoptent l'anglais comme langue commune. La famille Wambeke déménage au Canada en 1904 avec l'intention d'établir une ferme laitière à Red Deer, Alberta, mais ils s'arrêtent à High River à cause d'une inondation et finissent par y établir un ranch à bétail. Des membres de la famille tiennent toujours ce ranch ainsi que d'autres qu'ils ont acquis par la suite.

High River Ranch, Big Hill, Alberta

Julie et George se marient en 1958. Ils passent leur lune de miel à Hawaï. Leur enfant est né en 1960 à High River. À la suite de vacances dans la vallée de l'Okanagan, la famille décide de déménager à Kelowna en 1961 pour que George, maintenant à la retraite, puisse cultiver des roses.

Le Cercle de Sainte-Cécile

Entre 1962 et 1966, Julie participe à l'établissement d'un réseau de femmes francophones (surtout originaires des Prairies et de Maillardville en Colombie-Britannique) qui se connaissent à travers l'église qui dessert une communauté catholique et anglophone. Elles forment un groupe qu'elles appellent le Cercle de Sainte-Cécile qui se réunit pour jouer aux cartes et chanter, employant le recueil de chansons *La bonne chanson*, bien connu à travers le Canada francophone depuis le début du xx^e siècle. Durant cette période, la fille de Julie et George commence l'école, et Julie enseigne le français bénévolement à sa classe.

Le Centre culturel francophone de l'Okanagan

Le cercle de Sainte-Cécile devient un point de ralliement et de concertation pour les francophones de la région. Julie fait partie des chefs de file, (« on était une petite gang de petites vieilles »), militant à la fois pour l'établissement d'un vrai centre culturel avec son propre bâtiment et plus généralement pour les droits des francophones en Colombie-Britannique. Elle est impliquée au mouvement pour l'ouverture d'un bureau francophone de Radio-Canada (télévision et radio de l'état canadien), qui se réalise en 1967.

En 1974, le Cercle loue un bureau, et devient le Club français. Julie en est la présidente de 1977 à 1978. En 1978, le Club devient le Centre culturel français de l'Okanagan. Il existe depuis 2010 comme le Centre culturel francophone de l'Okanagan (<http://www.leccfo.org/en/>).

En 1984, le Centre culturel français de l'Okanagan achète une ancienne église située au centre-ville de Kelowna sur la rue Bernard. L'église est rénovée afin de créer un lieu de rassemblement pour tous les francophones de la région. L'édifice, avec son clocher, sert toujours de bureau et de salle de rencontre où de nombreuses activités sont organisées pour le grand plaisir des francophones et francophiles.

De 1987-1988, Julie préside de nouveau le centre, maintenant devenu le Centre culturel français de l'Okanagan. Un objectif central est de lever des fonds grâce à différentes activités pour payer l'immeuble qui abrite le centre. Une nouvelle génération de jeunes francophones plus récents luttera par la suite pour l'ouverture d'une école de langue française, qui devient réalité en 1998.

Pro Life Thrift Shop

La même année, M^{me} Wambeke ouvre un magasin d'articles usagés, le Pro Life Thrift Shop. Les profits sont versés à l'organisme Pro Life. Durant ses années à Kelowna, M^{me} Wambeke retourne régulièrement voir sa famille qui reste à Delmas, son lieu de naissance. La visite la plus récente a eu lieu en 2010. En 2016, à l'âge de 96 ans, elle travaille quatre jours par semaine au magasin. À la retraite depuis 2018, Julie apprend la guitare et à se servir d'un ordinateur.

Cliquez ici pour trouver la trajectoire de Julie Wambeke sur notre carte interactive.

<http://uncanadienerrant.ca/carte-interactive/>

Bibliographie

BARRY, Bill (1997). *People Places: Saskatchewan and Its Names*, Regina, Canadian Plains Research Center.

RADIO CANADA (2017). *50 ans de radio en français en Colombie-Britannique*, site Web de la Société Radio-Canada, 30 novembre [https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1070268/inauguration-cbuf-francophonie-medias-archives].

Profil : Romane

Patricia Lamarre, Monica Heller et Jacquelyn Hébert

À l'été de 2016, à la fin de leur adolescence, Romane et son amie L. ont passé un été à cueillir des cerises dans la vallée d'Okanagan-Similkameen. Elles avaient grandi ensemble à Montréal et leurs mères étaient de bonnes amies. Elles ont fréquenté toutes les deux une école primaire alternative et leurs familles ont passé des vacances d'été ensemble dans la péninsule gaspésienne.

Lorsque Romane termine son cégep, sa mère l'encourage à vivre l'expérience de la cueillette des cerises avec son amie d'école. L. avait déjà passé un été dans l'Okanagan et avait des contacts à l'extrémité sud de la vallée, où les premières cerises doivent être cueillies au mois de mai et juin. En arrivant dans la vallée, ce qui a le plus impressionnée Romane, c'est « le paysage, les montagnes [...] la vallée, être dans le milieu de nulle part » - Romane, extrait d'entrevue.

Née en 1997, Romane a toujours vécu dans la même maison avec son frère, sa sœur et sa mère. Ses parents sont des professionnels : sa mère (née à Québec) enseigne dans un cégep et son père (né à Trois-Rivières) travaille dans le secteur communautaire. Elle n'est pas la première voyageuse de la famille : son père, alors qu'il était jeune cinéaste, a parcouru le monde entier dans le cadre du tournage d'une série télévisée intitulée « La course autour du monde ». Ses parents ont toujours encouragé Romane à voyager.

Pour Romane, cueillir des cerises était une première expérience de vie loin de chez soi, l'occasion de travailler manuellement et de vivre dans des conditions très rudimentaires. Leur première ferme dans la vallée était assez organisée pour les travailleurs saisonniers et il y avait « des cabanes, un frigo, un poêle, une cabane – un toit » (Romane, extrait d'entrevue).

Ceci est un peu inhabituel, car de nombreuses fermes dans le sud de la vallée sont petites et elles n'offrent que des formes d'hébergement très rudimentaires ; parfois il n'y a qu'un tuyau d'arrosage et un endroit où les cueilleurs peuvent installer une tente. Le logement des ouvriers saisonniers québécois est depuis longtemps une question controversée dans la vallée (voir la capsule vidéo : *Les cueilleurs de fruits de l'Okanagan-Similkameen, Colombie-Britannique*).

Le travail saisonnier est un travail difficile, même pour Romane, très athlète, qui avait déjà travaillé pendant qu'elle était étudiante comme « entraîneur en gymnastique ». Romane évoque avoir enduré une période « super froide » en mai : « On commence avant le levée du soleil. Et l'on travaille dix heures sans arrêt. Après, c'est trop chaud pour cueillir des cerises. » (Romane, extrait d'entrevue).

En fait, la vallée est aride : les vergers sont devenus possibles lorsque les systèmes d'irrigation ont pu transformer les terres non cultivées et les ranchs de bétail en vergers.

Pendant leur séjour à la première ferme, Romane et L. ont rencontré dix autres Québécois, pour la plupart des étudiants en philosophie dans une université montréalaise : « On était avec dix gars qui étaient plus là pour faire la fête. Nous, on voulait faire de l'argent. On buvait pas. On écrivait. On dessinait » (Romane, extrait d'entrevue). Elles avaient en effet souvent le temps de dessiner et d'écrire, car elles attendaient parfois des jours sans travailler pendant que les cerises mûrissaient. Romane et L. ont très vite compris que le travail de cueillir des cerises : « [c]e n'est pas quelque chose pour faire de l'argent ».

C'était pour Romane et plusieurs autres jeunes du Québec avant tout un rite de passage, un entre-deux, des vacances de travail loin de chez soi dans un cadre exceptionnel

L'expérience. Être autonome. Lavage. Calculer l'argent. Nourriture. Organisation au quotidien. S'adapter. Et changer d'endroits plusieurs fois. Se débrouiller – Je l'avais jamais fait. Être loin de ma famille... Le travail, je suis capable de le faire. Je ne pensais jamais faire ce type de travail. La corne partout. [...] C'était une grosse adaptation. (Romane, extrait d'entrevue)

Romane et L. ont pu profiter de l'aide d'un Montréalais d'origine souvent appelé « mononcle Ron », qui a fait de la vallée son point d'amarrage ; il met en contact les jeunes cueilleurs québécois et les arboriculteurs fruitiers qui ont besoin de main d'œuvre. « Mononcle Ron » découvre plus de travail pour Romane et L. plus loin dans la vallée, dans une ferme où travaillaient principalement des Mexicains, munis d'un visa de six mois, grâce à un programme canadien destiné aux travailleurs agricoles étrangers. Pour se déplacer dans la vallée, Romane et L. ont fait de l'auto-stop avec tout leur équipement de camping, provisions et seaux à cueillette.

De fait, plusieurs des cueilleurs de cerises québécois arrivent dans l'Okanagan en groupe, parfois juste des jeunes hommes, des fois en

groupe mixte voire en couple homme-femme ; mais c'est relativement rare de trouver deux femmes qui font la cueillette toutes seules. « Mononcle Ron » garde un œil protecteur sur les jeunes femmes qui voyagent toutes seules par le biais de placements dans des fermes avec des conditions relativement bonnes.

Au cours de l'été, Romane et L. ont rencontré surtout d'autres Québécois et n'ont pas eu beaucoup besoin de l'anglais. Il n'y avait pas de contact avec les travailleurs mexicains sur la même ferme. Des ouvriers agricoles du Mexique et des Caraïbes assurent la plupart des travaux dans les vergers mais ne peuvent pas assumer la récolte – ce qui explique le besoin de cueilleurs de fruits, qui font du travail très intense, mais de courte durée. Les jeunes Québécois, principalement des étudiants de cégep, répondent à ce besoin depuis la fin des années soixante-dix.

Romane et L. rencontrent aussi des « jeunes un peu plus vieux », des Québécois qui vivent pour voyager. Romane se souvient d'être étonnée par leur manque de sentiment d'appartenance à leur famille et au Québec. Elle se dit confrontée par ce style de vie qui ne la « rejoignait » peu. Son amie L. est au contraire très attirée par la liberté de vivre autrement.

Pour Romane, vivre les conditions de travailleuse agricole lui permet d'explorer sa relation avec son corps par l'écriture, de réfléchir sur la manière dont la société se concentre sur le corps de la femme. Romane est allée en Colombie-Britannique sans rasoir et sans maquillage et son été comme saisonnier lui a donné la liberté d'explorer une autre façon d'être.

À la fin de la cueillette, Romane choisira de rentrer à Montréal pour commencer des études en droit. Elle s'implique comme toujours dans la vie étudiante et est active dans l'association étudiante et dans le Cheer Club. Elle continue d'écrire et à se poser des questions sur sa vie et sa carrière. Elle pense que le choix de carrière est important, car le travail devient un élément important de l'identité.

Romane choisit de ne pas retourner à la cueillette des cerises. L'été suivant, elle trouvera plutôt un travail d'été à Ottawa comme guide au Parlement canadien. À Ottawa, elle partagera un appartement avec d'autres jeunes qu'elle ne connaît pas et elle travaillera dans les deux langues, ravie de pouvoir améliorer son anglais. Elle fera un voyage à Toronto et aussi à Calgary et Banff avec son copain.

À la fin de ses études universitaires à Montréal, Romane vit toujours à la maison et s'entend très bien avec sa mère, ses frères et sœurs plus jeunes. Elle se sent très ancrée dans ses relations étroites avec sa mère, sa famille. Son plan à long terme est de rester à Montréal, car elle est attachée au Québec et à Montréal, mais elle n'est pas sûre de travailler en droit.

Romane peut s'imaginer vivre ailleurs, mais jamais de façon permanente. Elle aimerait travailler dans une auberge au Guatemala afin d'améliorer son espagnol et de passer d'autres vacances dans l'Ouest canadien et dans les grands parcs. L'idée de voyager pour le travail et d'utiliser des langues autres que le français pour le faire lui plaît.

Elle a perdu contact avec L., qui est partie explorer le monde avec un appareil photo après avoir terminé ses études en photographie.

CAPSULE VIDÉO : *Les cueilleurs de fruits de l'Okanagan-Similkameen, C.-B.* [<https://vimeo.com/uncanadienerrant>]

**Cliquez ici pour trouver la trajectoire de Romane
sur notre carte interactive.**

<http://uncanadienerrant.ca/carte-interactive/>